

lait passer outre sans le voir, et que l'on a étreint avec toute l'ardeur que l'on allait emporter dans la lutte ; cet élan grondant et irrésistible laisse voir quelle place tient la Nature au fond de nous-mêmes et combien tout notre être s'y sent rattaché. C'est la voix de l'hérédité qui se fait entendre, véhémente en apparence, mais en réalité puissante, et soulevant l'homme, plutôt qu'elle ne lui commande.

Mais, nous l'avons dit, la civilisation détache l'homme de la Nature. En Basse-Bretagne les révolutionnaires n'ont pas pensé à associer à leur fête la si fraîche coutume bretonne. Y eussent-ils froidement pensé, d'ailleurs, que sans doute ils n'eussent pas réussi à instaurer cet usage. La méthode en pareil cas ne réussit qu'accidentellement. Un beau mouvement spontané de foule a beaucoup plus de vertu. L'histoire et la légende du moins l'affirment. Et puis il semble qu'un temps d'arrêt se marque dans le mouvement révolutionnaire. Une évolution lente se poursuit dans les âmes et l'on renonce aux gestes. Qu'en sortira-t-il ? Nul ne peut le dire. Mais on a l'impression que la révolution tourne. Ne comptons donc pas sur elle pour sauver le rite de mai, qui peut bien gagner un peu de renouveau à l'arrêt de cet élan irréfléchi vers un idéal social, mais qui semble condamner à vivoter, puis à s'éteindre tôt ou tard, sans que loi ni édit puisse y remédier. — Cette tentative d'ailleurs serait absurde. L'introduction d'une volonté créatrice d'artificiel serait suffisante pour que la coutume ne méritât plus désormais que condamnation.

Et le rite de la branche verte, sur lequel nous reviendrons, est à un rien près tout ce qui reste de l'antique fête de mai, qui fut, dit-on, commune à tous les anciens peuples du Nord.

PREDÉRI.

Allons, les enfants ! Dansez aussi !...



Er bic e laré d'er vran :
 « Draillet koet ha me hrei tan. »
En tosec ' laré d'en aer :
 « Damp de zansal, me homèr ! »
En aer ' laré d'en tosec :
 « Damp de zansal, krabosek ! »

(Pou-Skorù — Perrine Daniel,
18-8-11).